Vol. 1. (11ème année du CANARD.) 3 cts. le Numéro. No. 31

LE PROBLEME DE LA LIGNE DROITE.

1ER POCHARD—Dire que chez nous c'est *droit* devant nous autres.

2ME POCHARD—En ligne droite, oui. Y'a jamais moyen d'arriver.

PASSEPARTOUT

SOREL, 7 DÉCEMBRE, 1888.

Chez les morts.

Je suis allé la semaine dernière voir les immortels. Ce qui m'a intéressé c'est l'endroit où l'on loge les hommes politiques. Je dois dire qu'on ne fait pas très bien les choses pour les Canadiens. Mazarin, Richelieu et les politiciens d'Europe occupent le haut du pavé tandis que Cartier, Taché, Cauchon sont considérés comme des hommes de peu de valeur. Cartier loge au troisième, dans une chambre obscure et d'aspect ennuyeux. J'ai frappé à la porte et un messager, mort depuis quelques années et que j'ai bien connu, m'a introduit.

—Eh bien, lui ai-je dit, comment ça va-t-il ici?

—Bien doucement, monsieur, c'est très long l'éternité, vous savez, bien trop long.

—Cartier, que dit-il?

—Il est bien vieux; il ne parle plus que de fédération. Il voudrait introduire ici le système fédératif; ça n'a pas l'air de prendre beaucoup ces idées là dans ce pays ici.

—Introduis-moi auprès de Sir George. Voilà longtemps que je ne l'ai vu, ce brave George.

Le messager m'a fait entrer dans le cabinet de Sir George. Il y avait là Cartier, Cauchon, Taché et un vieux conservateur.

Les immortels ont les mêmes traits qu'ils avaient de leur vivant. Avec cette différence qu'ils ont un aspect plus vaporeux et qu'on peut voir facilement à travers leurs corps.

Dès que je fus entré le vieux conservateur se dirigea vers moi, me prit par le bouton de ma redingote et se mit à me raconter de vieilles histoires d'autrefois où il était surtout question des luttes électorales de feu Chapais. Cela était assommant; et Cartier vint à mon secours en jetant un regard sévère sur le vieux conservateur et en m'invitant à prendre un siège. Je voulus approcher ce qui me parut être un fauteuil mais ma main ne rencontra que le vide. Cartier me demanda pardon, me disant qu'il avait oublié que j'étais un être vivant.

—Comment vous trouvez-vous ici, Sir George, lui dis-je?

—C'est bien ennuyeux, me répondit-il, imaginez-vous qu'il n'y a jamais d'élections, que la politique est inconnue ici, et qu'il y a près de trois ans que je n'ai pas eu des nouvelles de la terre, je suis heureux de vous voir; vous allez me donner quelques renseignements.

J'allais lui exposer notre situation politique lorsque le messager annonça la visite de feu l'enfant terrible, Eric Dorion.

Cette ombre nouvelle avait l'air troublé et anxieux; elle portait une liasse de journaux sous le bras et prit immédiatement la parole, je fus témoin de la conversation suivante:

E. Dorion—Figurez-vous, messieurs, que je viens d'avoir des nouvelles de la terre. Vous ne sauriez imaginer ce qui se passe au Canada de ce temps ici. D'abord il y a eu une révolte au Nord-Ouest et un de nos compatriotes a été mis à mort.

Cauchon—Je vous disais bien, Cartier, que la confédération serait une arme entre les mains des Anglais.

Cartier—A qui le dites-vous! Cauchon, inutile de me rappeler mes fautes.

E. Dorion—Mais il y a plus; Langevin, Caron et Chapleau ont signé l'arrêt de mort. (*Cartier parut alors si troublé que je crus qu'il allait s'évaporer et disparaître, Taché s'était levé et se promenait de long en large.*

E. Dorion—Une question agite beaucoup le Canada; il s'agit d'une fédération impériale. On ferait disparaître la confédération d'une chiquenaude et le Canada deviendrait soumis à l'Angleterre comme après la conquête.

Cartier donna un grand coup de poing sur la table près de lui mais, comme il n'était qu'une ombre, on n'entendit aucun bruit.

Le vieux conservateur.— Ça me rappelle qu'en 1864 lors de l'élection de Sir...

Cauchon.—Voulez-vous vous taire vieux fou, est-il ennuyeux cet animal là!

Cartier.—Moi qui croyais qu'en formant la confédération j'assurais l'indépendance et la liberté des Canadiens-Français! Mais dites-moi ce que font et ce que disent Langevin, Chapleau et Caron.

Eric Dorion.—Ils ne disent rien et l'un de leurs organes, le *Canadien*, s'est déclaré pour la fédération impériale.

A ces mots Cartier, qui s'était levé, alla se jeter sur un fauteuil, il ressemblait au spectre de la désolation.

Cauchon.—Il faut dire que Caron est un imbécile.

Taché—et Chapleau, un homme fini.

Cartier—Langevin n'a jamais rien valu. Dire que cet homme-là a été mon successeur.

Cauchon.—C'est là la raison qui m'a fait abandonner le parti conservateur.

Cartier.—Ce parti n'est plus digne de ce nom.

Je vous assure que je me sentais mal à l'aise en écoutant cette conservation. Il me semblait que je commettais une indiscrétion, car je n'étais pas immortel et toutes toutes ces ombres savaient que devais retourner sur la terre. Aussi je m'avançai vers Cartier pour prendre congé de lui. Il se jeta dans mes bras, il paraissait très ému. Je sentis un frôlement léger comme si un nuage m'eut effleuré.

—Je désespère pour l'avenir de notre race, me dit Cartier, je voudrais pouvoir retourner sur la terre; je pourrais peut-être faire quelque chose. N'y a-t-il donc personne qui puisse agir et lutter pour la grande cause?

—Il y a Mercier, lui dis-je.

—Mercier! quel est ce nouveau venu?

—C'est le chef du parti libéral. Il a formé un nouveau parti, le parti national, dans le but d'assurer notre avenir.

—Mais je me rappelle de lui, me dit-il, il n'était pas pour la confédération. Après tout, peut-être avait-il raison; si vous pouviez seulement modifier la confédération et ne pas la détruire complètement cela me ferait grand plaisir.

Je pris définitivement congé des immortels et je revins sur la terre. Comme dans l'éternité on n'a pas la notion du temps, je m'apperçus que j'avais été plus longtemps que je ne le pensais: mon souper était froid et ma femme de mauvaise humeur.

DIAVOLO.

Papa et maman causent au coin de la cheminée où les rigueurs de janvier prolongent les saintes joies de famille: Ils causent de la vieille tante qui leur laissera une bonne dizaine de mille francs de rente. Ils en causent affectueusement. La bonne femme est bien âgée.—Dieu ne saurait manquer de la reprendre bientôt. —On aura bien cent mille francs de sa petite banque au bord de l'eau.—On la gardera pour maison de campagne. On achètera ceci, on achètera cela, on renouvellera ce mobilier, on sera joliment heureux! ..... La brave tante!

Bébé qui ne perd pas un mot et se chauffe silencieusement:

—Maman, dit-il j'hériterai aussi quand tu mourras, n'est-ce pas? dit-il tout-à-coup, d'une petite voix caressante et particulièrement affectueuse.

LA BONNE LEÇON!

VARIETES.

PUDEUR ANGLAISE.

Un libraire prévenu d'avoir vendu des traductions anglaises de la "Terre," de M. Emile Zola et de "Paul, le mauvais sujet", de Paul de Kock, a été traduit aujourd'hui devant le tribunal de police. L'affaire a été renvoyée à huitaine, parce que le juge n'avait pas terminé l'examen des livres.

Entendu! Le juge examine les livres pour se convaincre par lui-même de l'effet qu'ils peuvent produire.

Or, comme en Angleterre les magistrats sont très vieux, l'acquittement du libraire paraît certain.

* * *

Pourquoi la main d'une jeune fille ressemble-t-elle à un piano?

—Parce que l'une comme l'autre s'accordent.

* * *

Un vieux monsieur, célibataire, tirant quelque chose de son potage et s'adressant à sa cuisinière, de son air le plus gracieux:

—Je vous remercie, Joséphine; mais la prochaine fois, servez-le moi dans un médaillon.

* * *

Un vieillard, jadis très-riche mais que des revers de fortune avaient abattu, en était réduit à corriger les épreuves d'un journal.

Comme quelqu'un lui en faisait la remarque, il répondit:

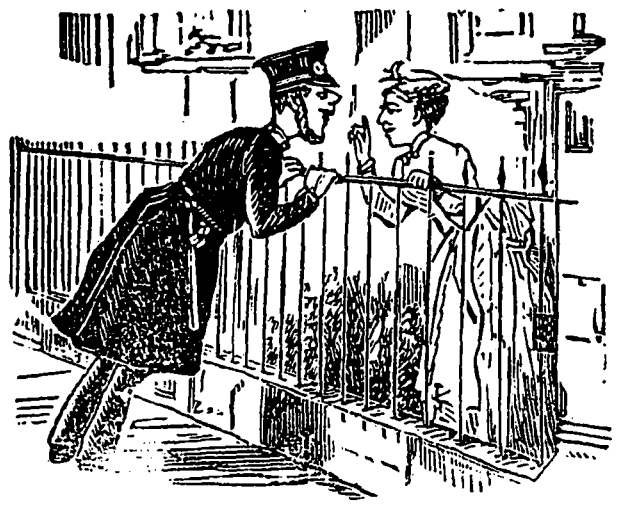
—Eh! chacun son tour, mon cher; les épreuves m'ont corrigé; maintenant c'est moi qui les corrige.

* * *

Le gascon Blaguefort prétendait un beau jour avoir pris au filet un énorme goujon du poids de 40 kilos.

—Tè! s'écria un Marseillais! voilà qui n'est pas fort! Moi, mon bon, je connais un pêcheur, qui pêcha, la semaine dernière, des veaux marin avec un filet ....de bœuf, bagasse!.....

UN PROJET RÉUSSI.



La maîtresse de Louise ne veut pas qu'elle reçoive de cavaliers. Louise a un plan pour emmener son cher Robert qui est poète-maître, quelques instants chez elle, et le lui communique. Elle achète un immense mannequin.

Et après l'avoir bien peinturé et lui avoir donné la dernière touche, elle le plaça derrière la porte qui donnait sur la rue et attendit les événements.

Vers 8 heures, la maîtresse (une vieille fille soupçonneuse et méfiante) se leva pour aller voir les étoiles puis ensuite comme d'habitude fermer la porte à clef avant d'aller se coucher. Mais au moment où elle ouvrait la porte pour faire ses observations célestes.....

Le mannequin se précipite impoliment sur elle. Elle crut que c'était un *burglar*; affolée, terrifiée, elle s'enfuit précipitamment en criant au secours.

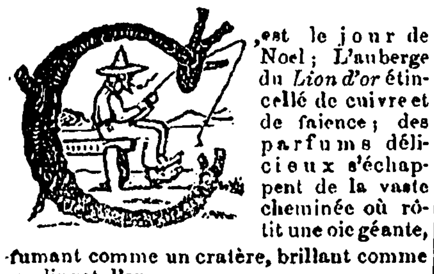
Le vigilant Robert, qui avait un œil sur les prémisses, accourut promptement et saisissant alors au collet l'innocent mannequin, aidé de Louise, le transporta à la cuisine en imitant habilement des plaintes et des supplications.

La vieille fille avertie de l'arrestation, ordonna de servir un souper froid et son meilleur vin au brave constable avant qu'il conduisit à la station le bandit à la mine féroce qu'il venait d'arrêter.

LADEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

VENGEANCE D'UN MARI.



C'est le jour de Noel ; L'auberge du *Lion d'or* étincellé de cuivre et de faience ; des parfums délicieux s'échappent de la vaste cheminée où rôtit une oie géante, fumant comme un cratère, brillant comme un lingot d'or.

Tandis que le tourne-broche ronfle en cadence, l'oie grasse valse doucement devant la flamme pétillante, en versant dans la lèchefrite des torrents de larmes parfumées.

Debout devant l'âtre, le bonnet sur l'oreille et le trident à la main, un colosse surveille et contemple l'oie. C'est Harris l'aubergiste.

A ses pieds est couché un boule-dogue aux crocs formidables, à l'œil sanglant.

Harris et le dogue regardent l'oie fumante et dorée, puis ils se regardent l'un et l'autre. Ils se comprennent, ils se ressemblent.

Une douzaine de clients ont pris place à table ; ils attendent l'oie en vidant des brocs.

Autour d'eux s'empresse une adorable petite femme au sourire angélique, aux doux yeux bleus, c'est Madame Harris.

Si l'aubergiste ressemble au boule-dogue, Madeleine a un air de famille avec la madone appendue au mur entre une image du Juif-Errant et un portrait du général Lafayette.

Avez-vous remarqué que parmi les clients du *Lion d'or* ; il en est un à qui Madeleine sourit plus doucement qu'aux autres ? C'est François le beau fermier.

Ils s'aiment depuis un an, et la cave de l'auberge pourrait en raconter de belles sur leurs rendez-vous.

Harris l'aurait ignoré toute sa vie, si de perfides allusions, de sottes réticences n'étaient venues éveiller ses soupçons.

Averti par le zèle empressé des voisins, l'aubergiste est édifié sur son sort. Il ne dit rien, observe, attend. Croyez-vous, par exemple, qu'il regarde si l'oie est cuite ? Non, il guette du coin de l'œil le beau fermier, qui cause avec Madeleine.

Les deux amants ne se doutent de rien ; aussi pleins de confiance que d'amour, ils se sentent faits l'un pour l'autre, et se croient le droit de s'aimer.

Voilà trois heures que l'auberge du *Lion d'or* retentit du cliquetis des fourchettes et des verres. On ne voit plus que des bouteilles vides et le squelette encore imposant de l'oie. Il fait nuit, il gèle à pierre fendre, et les clients s'en vont un à un en serrant la main de l'aubergiste.

Il y a longtemps déjà que François est parti. Il y a longtemps aussi que Madeleine est allée ranger la cave et tirer du vin, et les convives ont souri en regardant l'aubergiste.

Sa jalousie est éveillée, Harris siffle son chien, traverse la cour, *arrive à* la cave.

Madeleine est bien là, tirant du vin en chantonnant un vieux Noel. Elle est seule, elle est bien seule. Il s'est trompé.

—Remonte, lui dit-il, il y a du monde dans la salle.

Et il se dispose lui-même à suivre sa femme. Mais, au même instant, le bouledogue se met à tourner autour de la cuve en flairant, en grondant. Il s'arrête regarde l'aubergiste et semble lui dire :

Il est là !

C'est en vain que Madeleine, plus pâle qu'une morte, appelle le chien.

Deux fois l'affreux boule-dogue s'est dressé contre la cuve en aboyant. Il va, il vient, tournant bondissant, montrant ses crocs horribles, souillant de sa bave les barils et les tonneaux, frappant les parvis de la cave avec sa grosse tête massive, comme s'il cherchait une entrée. Tout-à-coup, il se fait dans la cuve un léger craquement qui met le comble à la fureur du chien.

Harris est renseigné.

—Mais viens donc ! s'écrie Madeleine enappelant son mari. Il est grand temps d'allumer les lampes.

Tu les allumeras. Je reste. J'ai envie de nettoyer ma cuve.

—Un jour de Noel !

—Cela ne te regarde pas. T'en iras-tu enfin ?

Et il pousse brutalement Madeleine, qui sort en tremblant comme une feuille.

A côté de la cuve est un puits.

L'aubergiste pose sa veste, allume sa pipe, s'arme d'un seau.

Ce n'est pas du sang qu'il va verser. c'est de l'eau.

Ainsi pas de scandale, il nettoie sa cuve et, si quelqu'un s'y est caché, tant pis ! Est-ce que ça le regarde !

On dirait que le boule-dogue a tout compris. Il n'aboie plus, de sa large langue pendante il lèche la main de son maitre, le suit pas à pas du puits à la cuve de la cave au puits ; l'aubergiste sourit et le chien agite le tronçon de sa queue.

Ils sont contents.

Les seaux se succèdent sans relâche : il y a plus d'une heure que Harris fait l'office d'une pompe.

De temps à autre, il s'assied sur un baril ; avale un verre de vin et bourre sa pipe en carressant le boule-dogue.

Puis il recommence.

Vingt fois le meunier a été sur le point de sortir de la cuve et d'engager une lutte avec son bourreau ; mais il perdrait sa chère Madeleine, et il aime mieux mourir que trahir sa maitresse.

Et, à mesure que l'eau monte, ses forces s'en vont. Il ne se sent déjà plus.

Et Harris déploie une vigueur nouvelle, une ardeur infernale, vidant les seaux par dessus sa large épaule comme il ferait d'un simple broc. Cet homme submergerait le monde.

Tout-à-coup, un long soupir s'exhale de la cuve, et le boule-dogue y répond par un aboiement joyeux. Est-ce que François se serait évanoui ? Tout se tait. Le maître et le chien se regardent.

Le fermier doit en avoir jusqu'à l'épaule, quelques seaux encore et tout sera dit.

Si le supplice de l'amant se comprend, les tortures de Madeleine se devinent. Elle quitte la salle pour se jeter aux pieds de son mari, lui avouer sa faute, lui demander la grâce de son amant.

Mais elle sait bien que Harris les tuera.

Arrivée à la porte de la cave, elle tombe brisée, anéantie, et c'est à peine si la malheureuse femme peut regagner son comptoir.

L'aubergiste a calculé que François en avait jusqu'au cou et, comme il ne veut pas le noyer tout à fait, il remet sa veste, appelle le boule dogue et rentre dans la salle.

Madeleine, en proie à une fièvre ardente, vient de se mettre au lit.

Jamais Harris n'a été plus gai ; tandis qu'il engage un cent de piquet en sirotant un verre de punch, le boule-dogue se campe fièrement au milieu du foyer, comme s'il était ravi de l'emploi de sa journée.

Depuis qu'elle est couchée, la pauvre Madeleine n'a fait que pleurer. Qu'est devenu son beau fermier ? Est-il encore dans la cuve ? Si François était mort !..........

—Eh bien ! s'écrie-t-elle tout à coup en sautant à bas de son lit ; qu'on me tue si l'on veut : j'y vais.

Et, s'enveloppant d'un châle, elle s'élance vers la cave, écoute, appelle. Un soupir lui répond, et elle entend le bruit d'un corps qui grimpe, qui retombe. L'eau jaillit de la cave, puis clapote sourdement.

Il est là ! il vit encore ! La vaillante petite femme bondit sur la cuve, se cramponne aux planches, saisit son amant qui, par deux fois, a failli l'entraîner, le soutient, l'attire, l'aide enfin à sortir de son tombeau de glace.

Comme elle est imposante et belle, notre petite Madeleine, soutenant dans ses bras nus l'amant qu'elle vient de sauver, l'encourageant de sa douce voix, lui souriant d'orgueil et d'amour ! Son mari peut venir, il peut la tuer, qu'importe elle est prête à tout braver.

Le beau fermier est sans force et sans voix. A chaque pas, il chancelle, mais la vue de Madeleine le ranime ; son courage, son amour le fortifient.

Appuyé sur l'épaule de sa maîtresse, il gagne la porte du jardin, puis les champs, et Madeleine ne le quitte des yeux que lorsqu'il a disparu, que lorsqu'il est sauvé.

Harris a fini sa partie de cartes et congédié les habitués du *Lion d'or*. Une crainte l'agite : si François était mort !...

Au moment de se coucher, il se rend furtivement à la cave, et ce n'est pas sans une vive émotion qu'en se hissant sur un escabeau, il aperçoit vaguement un objet noir qui émerge de l'eau glacée. Est-ce la tête de François ? Non, c'est sa casquette.

—Il est sorti ! il a pu sortir ! s'écrie l'aubergiste. Eh bien ! j'aime mieux cela ! un cadavre est toujours gênant.

Trois jours après, François a succombé à une fluxion de poitrine, et les bons voisins se sont empressés d'apporter la nouvelle au *Lion d'or*, pour se repaître de la douleur de Madeleine. Mais la vaillante petite femme, domptant son émotion et refoulant son désespoir, résiste à cette épreuve suprême avec l'héroisme de l'amour.

Quant à l'aubergiste, il se fait répéter la lugubre nouvelle comme s'il ne pouvait y croire et regrette bruyamment ce pauvre François, ce cher François, ce bon client, ce fidèle ami, et je vous laisse à penser si cette explosion de regrets a fait sourire les voisins qui, connaissant les amours du défunt, ignoraient le drame de la cave.

La haine de Harris n'est pas assouvie.

Le jour de l'enterrement de son rival, il simule une entorse et dit à sa femme.

—Habille-toi, Madeleine. Il faut que tu me remplaces au convoi de ce pauvre François. Tu le vois, je ne puis mettre un pied devant l'autre.

—Mon Dieu !......fait la malheureuse femme en tournant un regard suppliant vers son mari.

—Je le veux ! interrompt l'aubergiste d'une voix sourde. François était l'ami de la maison.

—J'irai, dit simplement Madeleine.

Tandis que le convoi funèbre défile lentement devant la porte du *Lion d'or*, Harris, blotti derrière la haie du jardin, sourit cruellement à la vue de Madeleine éplorée, suivant la bière du fermier ; une joie féroce illumine sa grosse tête et sa large main caresse le boule-dogue aboyant après le cercueil de l'amant.

Touchatout Ier.

LE MARI EN SAVAIT QUELQUE CHOSE !

Visiteur—Votre femme a une touche puissante, masculine même : ne trouvez-vous pas ?

Le mari—Oui, plus si possible de dire.

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE.

En voulant échapper au chien qui le poursuivait, le jeune Emile a mis le feu à la meule de foin et s'est assis sur un nid de guêpes ; et la maudite bête attend qu'il descende !

A LA RECHERCHE DE SA VALISE.

Un brave *habitant* du lac Mégantic, ayant perdu son chèque de bagage, fût amené dans la salle où ils étaient renfermés, pour reconnaître sa valise, parmi plusieurs autres.

Après avoir longuement cherché, il reconnut sa propriété, mais, ne put indiquer ce que contenait sa valise.

—Vous devez y avoir des vêtements :

—Je le suppose ; assurément.

—Des objets de valeur.

—Oui, une montre d'argent, mais j'ai oublié, si elle s'y trouve.

—Des livres ?

—Je le crois bien, mais, je n'en suis pas sûr.

—Bon ; mais alors de quoi donc êtes-vous sûr ?

—Donnez-moi 10 minutes, pour y réfléchir.

Notre brave habitant en prit bien 15, mais au bout de ce temps, il n'était pas plus avancé qu'auparavant.

—Attendez ; s'écria-t-il, tout à coup pourtant, il y a dans ma valise par dessus, six jeux de cartes dans une boîte verte.

—Ont-elles quelque chose de particulier ; vos cartes ?

—Voulez-vous parier ? Je suis sûr maintenant. Chaque paquet est biseauté. Je vais, à une exhibition de porcs, mais à mon retour, je pourrais jouer au poker. Regardez mes cartes.

La valise fut ouverte, et les cartes trouvées telles qu'il l'avait indiqué. Notre habitant murmura tout bas à l'oreille de l'agent :

—J'espère que vous allez me garder le secret. Vous allez voir comme je vais plumer les pigeons cette année..

Mosaiques.

LE THÉ DE MME. GIBON.

Henri Monnier est peu lu, ses œuvres sont rares en librairie, il est mort pauvre et chargé d'années, il a achevé tristement sa vie, il est l'auteur du fameux thé de Madame Gibon cette scène célèbre qui a laissé une locution dans la langue française.

C'est Mme. Gibon qui parle :

Belle chose que votre thé. Tenez, une fois, le médecin me dit :

—Qu'appelez-vous du thé ?

—Plante potagère.

—Bon. Où qu'ça s'achète ?

—Partout.

J'prends mon tabellier ; j'vas donc chez l'apothicaire qui me renvoie chez l'épicier. I'm'dit :

—Pour combien ?

—Pour deux livres.

—On n'en fait pas.

—Pour combien donc qu'on en fait, pour 3,000 francs ?

—Pas moins de vingt sous.

Je tends mon tabellier.

—Non, donnez-moi votre main.

Il me met trois petits grains noirs dans le creux de la main, et voilà pour mes vingt sous. J'ne r'viendrai pas tous les deux jours, que j'me rappelle que j'lui dis, et j'm'en enfus............J'mets sus le feu mon thé, en le faisant, comme dit l'épicier, fuser dans l'eau. Je bats, je bats.........je goûte, c'était fadasse, sans montant, sans rien. Je dis : cet homme qui trouve le lait à son déjeuner trop doux, qui y met de l'eau de vie, ne prendra jamais ça ; j'y mets un peu de vin, un peu de café......... du cornichon, de la moutarde...........du veau.........de la compote.........un peu de pain d'épice......des petits radis roses....... du sel, du poivre.........je bats et je lui fait prendre ; ça fait purée...........je bats toujours : enfin, il n'eut pas plutôt tout pris que le voilà qui.........enfin de tous les côtés. Il fut malade trois mois ; vous sentez, cet homme, ça lui avait sargé l'estomac...... Belle chose que votre thé ?

Une *nuance de langage* saisie au vol chez un concierge :

M. X.........?

—Nous n'avons pas ce *nom-là* dans la maison. Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur ?

—Journaliste.

Le concierge avec un dédain superbe :

—Nous n'avons pas ça dans la maison. Et du reste, j'abomine les journalistes.

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils écrivent dans les journaux. Parbleu !

INCIDENTS DE CHEMIN DE FER.

Dans un compartiment de première classe, deux messieurs, dont un décoré, sont seuls en présence.

—Voulez vous me permettre de fumer ? demande poliment l'un d'eux à son compagnon de route.

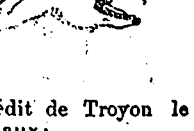
—Non, monsieur ! à aucun prix répond l'autre.

Mais à peine a-t-il formulé ce refus qu'il se met tranquillement à allumer un cigare.

Alors l'autre, d'un ton légèrement indigné :

—Comment, vous ne voulez pas me permettre de fumer, voilà que vous fumez vous-même !

—Pardon ! je ne vous empêche pas, réplique le voyageur décoré ; quant à vous le permettre. c'est impossible : je suis inspecteur de la compagnie !.........

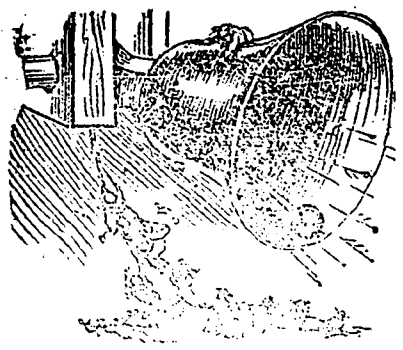


Un mot inédit de Troyon le célèbre peintre d'animaux :

Un jour il partait pour Enghien...... Un gros bourgeois monte dans son wagon, s'instale, salue et entame la conversation.

—Ma foi, monsieur, quand on voyage, on est bien aise de savoir avec qui on se trouve. Je suis dans les alcools, j'arrange les cognacs, je tripote les trois-six ; en un mot je fais de l'esprit.........

—Et moi, répond Troyon, je fais la bête.



Echos de partout.

Deux gascons se rencontrent.
—Bonjour, quoi de nouveau ?
—Il y a de nouveau que je me marie.
—Et d'où vous vient cet air sombre en me l'annonçant ?
—J'ai l'air sombre parcequ'il me manque dix mille francs. Nous signons le contrat tantôt. J'ai promis de montrer vingt mille francs et je n'en pourrai montrer que la moitié. Vous devriez bien me prêter le reste, mon cher ? jusqu'à ce soir seulement.
—Impossible. Je vous prêterais ma tête plus facilement; mais je puis vous donner un conseil. Posez votre argent sur la cheminée. Cette cheminée doit avoir une glace. Dix mille francs sur la tablette, dix mille francs dans la glace, à distance cela vous fera tout juste vingt mille.
—Et parbleu, j'y ai bien pensé, fait l'autre avec un air entendu ; seulement...
—Hé quoi donc ?
—Seulement je n'ai encore que les dix mille francs de la glace.

Réponse de la jeune fille à son amoureux: Voir *Passepartout* de novembre.

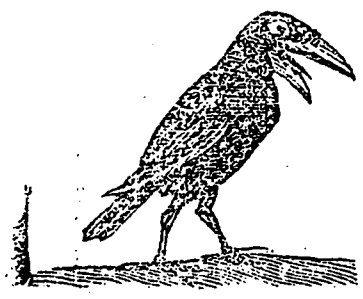
Moncieux S. V.....

Je vou remer scie de votre bon souvenir jai resu votr lait du 28 octobre, je voi avec que plaisir que vou dite pensé à moi, je nan dout pas seul man je sui et tonnez que vous neiye pas di sa à vent votr dépar, et caprais aite venu cheu nou vous avai césé vos visit.

Cela me par ai aitr ange la mour dun jour se nai pas de la mour. ces plus tot du dé sir. Je ne vou dis pa que je ne puise pansé à vou je nai pas hu le tant beau coup de vou con aitre insi que vot caraquetaire et de vou a pressier seullement jé crus remarquez que vou sétier jalou. ses un grant defo et ses navoir pa de confiande dan la jeune file quon a le désire d'épouzer quar se nai pa pour un jour mai pour la vie que lon ce marit.

Ceux que je pui vou assurez cai que si vousaite sincaire dans votre ami tiez ja mais je ne vous donne rez le chat grain de me soupesonnez et mé connétré les stime que je puisse avoir pour vous. Nous vairon à votre retoure yci si vo promaisse deuvront aitre aquecepeter et apprés scié à leur valeure.

Jeu me di votre amie
X.....Z.....



RÉCIT COMIQUE.

M. Berlurot étant rentré fort avant dans la nuit, sa concierge Madame Potinard, lui en fait des reproches :

Maginez-vous, Madame Potinard, que j'ai assisté au banquet du club des *gare astronomes*, dont auquel je suis membre. D'abord, moi, je raffole de ces *agates* fraternelles.

Ecoutez un peu le menu ; y'g'na de quoi vous faire venir l'*oie* à la bouche ; au début, un potage à la *brisque* et une purée au *salé goût*. Ensuite, trois *bourriques* d'huîtres *d'os tendre*.

En fait de poisson, un *tire-botte*, à la hollandaise ; deux *druides sous mon nez* et une *lampe au roi* frite.

Comme entrées, des pieds à *l'absinthe menou* ; un *vol à vent* à la *pleine potence hier* ; des *esculottes* de veau ; des *crêpes de coq* ; et deux filets à la *bêche à miel*.

Les rôtis furent très conséquents : d'abord, un fort *rose pif* à l'anglaise ; puis une *pintarde* aux truffes du *père Ygord*, suivie d'un poulet à la *mère Angot*.

Quand au dessert, il fut *esquif*, il y avait du *plomb boudin*; de l'ommelette *essoufflée*; des *masses de pain* ; des *coffres* ; des *seringues* ; puis, des fruits des *trois piques* ; tels que des oranges margarines, des *canelles* et de l'*âne à Nana*.

Le tout s'est terminé par des grogs au *maroquin* et un punch à la Dumaine fait avec de l'eau de vie de *Dents de zigues*.

Enfin, chère Madame Potinard, un vrai festin de *Bal musard* et des délices de *Capoul* où l'on *enjambait* pas la *mère en colique*.

TRADUCTION.

Imaginez-vous, madame Potinard, que j'ai assisté au banquet des gastronomes dont je suis membre. D'abord, moi, je raffole de ces agapes fraternelles.

Ecoutez un peu le menu ; il y a de quoi vous faire venir l'eau à la bouche : au début, un potage à la bisque et une purée au sarrout. Ensuite, trois bourriches d'huîtres d'Ostende. En fait de poisson, un turbot à la hollandaise ; deux truites saumonnées et une lamproie frite. Comme entrées, des pieds à la Sainte-Menehould ; un vol au vent à la plénipotentiaire ; des escalopes de veau ; des crêtes de coq ; et deux filets à la Béchamel.

Les rôtis furent conséquents ; d'abord, un fort rosbif à l'anglaise ; puis une pintade aux truffes du Périgord, suivie d'un poulet à la marengo.

Quant au dessert il fut exquis, il y avait du plum-pudding, de l'omelette soufflée, des massepains ; des gouffres, des meringues, puis des fruits des tropiques, tels que des oranges mandarines, des cananes et de l'ananas.

Le tout s'est terminé par des grogs au marasquin et un punch à la Dumaine fait avec de l'eau de vie de Dantzig.

Enfin un vrai festin de Balthazar et des délices de Capoue, où l'on engendrait pas la mélancolie.

A la porte du théâtre Boivin.

Un monsieur, qui paraît arriver de province se rend, escorté de sa femme, au bureau de location.

Le dialogue suivant s'établit entre le monsieur et la buraliste :

—Madame la pièce finira-t-elle tard ?
—A onze heures et demie.
Le monsieur se tourne vers sa femme.
—Qu'en dis-tu ?
—Cela me parait bien, mon ami.
Il revient vers la buraliste.
—Et la pièce est-elle amusante ?
—Très amusante, monsieur.
—Pouvez-vous, non pas m'en chanter, mais m'en fredonner un motif ?
—Oh non ! monsieur répond la buraliste, légèrement exaspérée.
—Alors, cette musique ne se retient pas, puisque vous ne pouvez pas me la fredonner !
—Si, monsieur, je l'ai retenue ; mais vous comprenez que si je la chantais ici, on n'irait pas l'entendre dans le théâtre, et qu'il n'y aurait pas de recettes.
—C'est juste ! fait le monsieur en reconnaissant la logique de la préposée à la location, et il prend deux fauteuils de galerie.

ETONNANT !

Clara (au restaurant après le théâtre) —George qu'*est*-ce que vous avez ?

George—Rien, mais je remarquais justement qu'à chaque fois que ton bras se plie, ta bouche s'ouvre.

Hola Phœbe !

A la terrace Frontenac, Québec :

Un monsieur met le pied sur un petit chien tenu en laisse par une petite dame :

—Imbécile ! faites donc attention : un peu plus et vous écrasiez *Miss*.

—Mon Dieu ! madame, si je l'avais écrasée, je l'aurais remplacée !

—Vous ? allons donc ! fait la dame en haussant les épaules.

Hum !

Celui qui a dit que " les petites filles " n'étaient pas autre chose que des " petites femmes " était un homme bien renseigné. M. et Mme Z... sont séparés judiciairement. Ils ont un amour de fillette de sept ans, qui est élevée par la grand'mère.

Une fois par semaine, Cécile (c'est le nom de l'enfant) va faire, à tour de rôle une visite à son père et à sa mère.

Elle revenait de faire sa visite hebdomadaire.

—Cécile, lui dit sa grand'mère, que préfères-tu de ton père ou de ta mère ?

—Vois-tu, grand-mère, quand je suis avec maman, je lui dis que c'est elle que j'aime le mieux ; et puis, quand je suis avec père je lui dis que c'est lui.... mais, entre nous, je les aime autant l'un que l'autre.....et c'est toi que je préfère.

Mme. T..... a la manie de la composition. Musicienne médiocre, ses œuvres sont aussi plates que son corsage. Cela ne l'empêche pas—au contraire—de les imposer à ses visiteurs, qui ne désertent pas son salon par pure politesse.

Néanmoins, Mme. S.....a pris la résolution de s'abstenir. Elle n'ira plus chez Mme. T.....Elle explique ainsi la cause de sa résolution :

—Figurez-vous que je ne peux pas rester cinq minutes avec elle sans qu'elle me fasse voir trente-six chants d'elle.

Pendant les fiançailles :

On choisit les meubles chez Pecon : la psyché des plus coquettes et très-fine a été fort admirée. On arrive devant un lit.

—Oh ! déclare ingénument la jeune femme, je voudrais quelque chose d'élégant, mais de solide.

Sourire discret du fiancé.

—Parce que, ajoute-t-elle bien vite en rougissant, j'ai le sommeil très lourd !

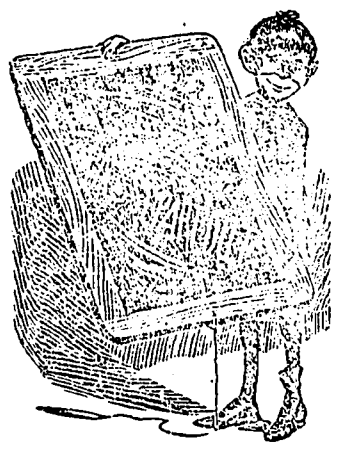
" Dites-lui que je l'ai-ri-i-i-me !

Un journaliste parisien, M.V.....est certainement le plus habile inventeur de fausses nouvelles que la presse d'informations ait crée.

Cette habitude est tellement devenue un besoin chez lui que, se promenant dernièrement au bois de Boulogne, avec un ami, et apercevant un canot avec ses canetons, il s'écria :

—Tiens, des canards ! attends un peu que je prenne des notes.

Le plus fort agent cabaleur connu de nos jours dans les élections.



AVIS

Nous prenons la liberte d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bouesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter..

Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

ROUILLIARD & CIE
Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT
PUBLIÉ PAR
ROUILLIARD & CIE.
Editeurs-Propriétaires.
Abonnement.....$1.50 par année
BLOC-BRUNSWICK
SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les dévineurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passepartout
—Rébus illustré—
Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'homme propose et Dieu dispose.

ONT RÉPONDU.

Albertine DuBerger, Pointe au Pic; Latulippe, Percé ; J.B.Sauriol, J.B.A. Lalonde, J. B. H. Gariépy, L. D. E. Mayer, Eugène Vaudry, Montréal ; Joseph Chartier, Webster ; Joseph et Albert Michaud, Trois-Pistoles ; Joseph Bélanger, Québec ; Corinne Poitiers, Lévis ; Jean Grandnez, Champlain.

RÉBUS No 19.